

Ph. Leveau pose ensuite la question de l'origine des ingénieurs responsables du percement des galeries hydrauliques du nord de la Gaule, généralement rapprochées des techniques observées en Afrique du Nord. J.-P. Laporte attire l'attention sur les mausolées antiques de la Kabylie du Djurdjura et de l'est du Titteri (Algérie). H. Chew signale, dans le mobilier des fouilles (1861-1862) du sanctuaire de Berthouville (Eure), un fragment métallique semblant appartenir à une cuirasse anatomique de *statua loricata*, qui pourrait être celle d'un membre de la famille impériale. Enfin, R. Hanoune souligne l'intérêt et les limites de l'opuscule de Lucien *Hippias ou le bain* pour la connaissance des thermes. Le lecteur trouvera donc dans cet ouvrage aussi bien des synthèses sur l'Afrique romaine que des réflexions et des documents inédits.

Anne-Florence BARONI

Audrey BECKER & Nicolas DROCOURT (Ed.), *Ambassadeurs et ambassades au cœur des relations diplomatiques. Rome-Occident médiéval-Byzance (VIII^e s. avant J.-C.-XI^e après J.-C.)*. Metz, Centre de recherche universitaire lorrain d'histoire, 2012. 1 vol., 436 p., ill. (COLLECTION DU CRULH 47). Prix : 22 €. ISBN 978-2-85730-054-9.

Ce volume imposant constitue les Actes d'un colloque international qui s'est tenu à Metz en 2010. Il traite d'un thème qui a depuis plusieurs années suscité l'intérêt des chercheurs, le rôle des ambassades dans les relations internationales dans l'Antiquité et au Moyen Âge, mais affirme son originalité en se concentrant sur la figure de l'ambassadeur. Son cadre spatio-temporel est volontairement large avec, pour fil conducteur, la question du maintien des pratiques diplomatiques romaines dans l'Occident médiéval et à Byzance, jusqu'au XII^e s. Quatre axes de réflexion ont été privilégiés : les critères qui président, aux différentes époques, au choix de l'ambassadeur ; la prise en charge de celui-ci pendant son voyage et son séjour ; son rôle dans les négociations officielles et officieuses ; la part symbolique de communication dont il est le vecteur. La première piste de recherche a occupé plusieurs contributeurs : F. Battistoni souligne ainsi (p. 127-141) que, d'Hégésias aux *Panegyriques latins*, les compétences oratoires restèrent toujours primordiales pour les Grecs qui envoyaient des rhéteurs les représenter à Rome. On requérait en revanche d'autres qualités du *legatus* ; G. Stouder (p. 11-29) expose de manière convaincante que celui-ci devait avant tout posséder un rang éminent et une expérience politique le rendant apte à représenter l'autorité romaine et à constituer un *exemplum* pour ses successeurs. À l'époque impériale, le prince constitue la clef de voûte de la diplomatie romaine : S. Benoist rappelle (p. 65-82), en suivant la politique étrangère aux II^e et III^e siècles (notamment à l'égard des Parthes et des Perses), qu'une parenté étroite avec l'empereur constituait un élément décisif pour devenir son porte-parole à l'étranger. R. W. Mathisen détaille (p. 227-238) les éléments pris en compte, entre le V^e et le VII^e s., pour la désignation des envoyés officiels (surtout des évêques et des érudits), aussi bien dans l'Empire romain que dans les royaumes barbares ; il discute le titre de « patrice », souvent porté par les ambassadeurs impériaux, qui pourrait constituer l'indice de cette dignité. B. Dumézil énumère (p. 239-255) les principales caractéristiques de l'ambassadeur barbare et de sa mission, dans les échanges épistolaires du VI^e s. B. Moulet se concentre (p. 333-349) sur le personnel ecclésiastique placé au service de la diplomatie

mésobyzantine : il souligne, notamment à travers les exemples éclairants de Michel de Synada au IX^e s., de Philothée d'Euchaïta et de Léon de Synada au X^e s., que l'implication systématique de prêtres dans les affaires étrangères byzantines procédait d'un travail plus vaste d'intégration du clergé dans les rouages de l'État. A. Beihammer a pour sa part étudié (p. 371-400) les stratégies diplomatiques mises en œuvre par Byzance aux X^e et XI^e s. à l'égard des Musulmans ; cette intéressante étude tâche entre autres de déterminer jusqu'à quel point les cours recouraient à des interprètes et à des fonctionnaires bilingues. Le deuxième thème a été privilégié par A. Bérenger (p. 83-100) qui, à partir de la documentation littéraire et épigraphique, s'interroge sur les risques courus par l'ambassadeur, et la charge financière supportée par le représentant de la cité. Le troisième axe de réflexion, comprenant notamment le problème des négociations officieuses doublant généralement la mission officielle, a attiré l'attention d'E. Nechaev (p. 183-202) qui s'est ainsi penchée sur les activités secrètes des ambassadeurs dans l'Antiquité tardive, pour parler à huis clos mais aussi espionnage, sabotage et conspirations. A. Gillett présente (p. 257-285), à l'aide de différents dossiers épistolaires, plusieurs exemples de ce qu'il appelle la « communication diplomatique latérale » entre l'Occident barbare et l'Empire byzantin, à savoir le développement de réseaux d'influence dans les diverses cours, ou de contacts pris dans l'entourage du prince auprès de personnes susceptibles de l'influencer. J. Sheperd (p. 351-369) étudie de son côté les représentants informels de l'Empire byzantin, individus qui, sans être formellement investis, avaient la confiance du prince et se chargeaient de régler dans l'urgence et avec un grand talent d'improvisation, de délicats problèmes diplomatiques, ou jouaient officieusement le rôle de représentants culturels de Byzance. Cette dernière communication relève donc déjà du domaine de la communication symbolique. De fait, l'ambassade et la personne de l'ambassadeur ont toujours été chargées de fortes connotations connexes : F. Hurllet (p. 101-126), soulignant que les freins mis par le pouvoir officiel n'empêchèrent pas la multiplication des ambassades envoyées par les cités au Haut-Empire, en déduit qu'elles constituèrent rapidement un rituel d'allégeance au prince et un moyen pour les cités de conserver leur visibilité et une certaine initiative en matière de politique étrangère. On lit avec intérêt l'étude d'A.-M. Sanz (p. 31-63), qui, à partir d'un dossier de quarante-sept ambassades espagnoles attestées dans les sources historiographiques pour la fin du III^e et le II^e s. av. J.-C., fait émerger la figure de l'ambassadeur barbare : incarnant souvent la résistance face à la force brutale, il trahit la mauvaise conscience d'un Empire violant sans cesse ses principes fondamentaux de *fides* et de *iustitia*. Un volume aussi ambitieux ne pouvait que difficilement se cantonner à ses thématiques initiales, d'où quelques synthèses plus larges relatives aux diplomaties antique et médiévale. Citons l'article de M. Lebbar (p. 287-301), consacré à trois événements du V^e s., l'invasion vandale en 421, l'expédition byzantine de 441 et celle de Rome en 456, révélatrices selon lui de l'efficacité des services de renseignement de Genséric et de la finesse diplomatique du roi vandale, passé maître dans l'art d'instrumentaliser les autres peuples. C. Delaplace s'intéresse (p. 167-181) à l'adaptation, au bas-Empire, de la diplomatie romaine à ses nouveaux interlocuteurs, et s'interroge sur l'évolution des notions de *pax*, *amicitia*, *deditio in fidem* et *foedus*. T. Lounghis analyse (p. 303-316) les systèmes d'alliance contractés, à l'Ouest et à l'Est, par Byzance entre le V^e et le XIII^e s. Enfin, H. G. Ziche (p. 317-331) propose du

VI^e s., période intermédiaire de l'histoire des relations entre Rome et la Perse, une lecture inspirée de la théorie des systèmes-monde d'I. Wallerstein, dont il démontre à la fois l'intérêt et les limites. Parmi les études ponctuelles, relevons encore l'article que G. Traina (p. 203-209) consacre à l'ambassade de l'arménien Narsès en 552, et la relecture proposée par A. Chauvot (p. 143-166) d'un épisode célèbre d'Ammien Marcellin (26, 5, 7), mettant en scène, au début du règne de Valentinien, des *legati* coupables d'avoir refusé des *munera* reçus *ex more* et d'avoir fomenté une guerre à leur retour. Enfin, H. Huntzinger donne (p. 211-226) une interprétation stimulante de l'étonnante négociation menée en 443 entre la place-forte d'Anasamos et Attila, au cours de laquelle les habitants d'Anasamos jouèrent un rôle plus important que l'émissaire de Théodose II, lecture articulée sur une redéfinition précise du *ius gentium* dans l'Antiquité tardive. – La matière du livre est si ample que l'on peine quelquefois à cerner les continuités ou discontinuités envisagées entre les périodes. L'ouvrage présente quelques lacunes dans la trame chronologique (le début de la période est ainsi peu traité) et certains articles sont redondants. On lira néanmoins avec profit ce livre qui traite de textes rhétoriques et de sources d'abord difficile (*collectio Avellana*, livre X des *Variae* de Cassiodore, *Epistulae Austrasicae* ...). Les contributeurs y sont amenés à s'interroger sur l'évolution de la terminologie diplomatique et sur les connotations partisans qu'elle prit à certaines époques. De manière générale, on soulignera l'effort des contributeurs pour isoler des aspects originaux de la diplomatie antique et médiévale (cas de diplomatie parallèle ou « spontanée », interventions au niveau local...) ou pointer la portée symbolique d'une ambassade ou de l'ambassadeur. Il s'agit donc d'une somme précieuse tant pour les historiens que pour les philologues de l'Antiquité gréco-latine, du Moyen Âge occidental et de l'Empire byzantin.

Agnès MOLINIER ARBO

Ekaterina NECHAEVA, *Embassies, Negotiations, Gifts. Systems of East Roman Diplomacy in Late Antiquity*. Stuttgart, Franz Steiner, 2014, 306 p. (ALTE GESCHICHTE, GEOGRAPHICA HISTORICA, 30). Prix : 54 €. ISBN 978-3-515-10632-0.

Devant l'austère couverture de ce livre sans cartes ni illustrations, le regard est attiré par le bandeau du titre qui s'étire sur deux lignes en une longue succession de termes choisis qui justifient la parution dans une collection d'histoire ancienne et de géographie historique. Au milieu d'une dizaine de mots disposés et imprimés de manière hiérarchisée et réfléchie, le plus important, sinon le plus caractéristique de l'esprit de ce livre, est sans doute celui de « systèmes » avec un « s » pour annoncer la pluralité des objectifs. Ici nulle récapitulation savante des relations diplomatiques de l'Empire romain finissant, nulle reconstitution détaillée de l'histoire politique de cet État, nulle énumération chronologique des conflits et des traités : l'événementiel est évacué au profit du structurel, le récit est supplanté par la synthèse, la conjoncture est effacée par le concept, peut-être au risque d'une étude désincarnée, intemporelle, presque théorique. La notion de système revêt son importance fondamentale dès le premier chapitre consacré aux « mécanismes de la diplomatie » du monde romain tardif. Il s'agit en réalité de l'Empire protobyzantin dans la mesure où l'auteur prône le temps long dans une perspective évolutionniste faisant de l'Antiquité tardive la